Document généré le 23 avr. 2024 23:23

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Thomas King, Hans-Jürgen Greif, Collectif

Sébastien Lavoie

Numéro 156, hiver 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73098ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2014). Compte rendu de [Thomas King, Hans-Jürgen Greif, Collectif]. *Lettres québécoises*, (156), 36–37.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

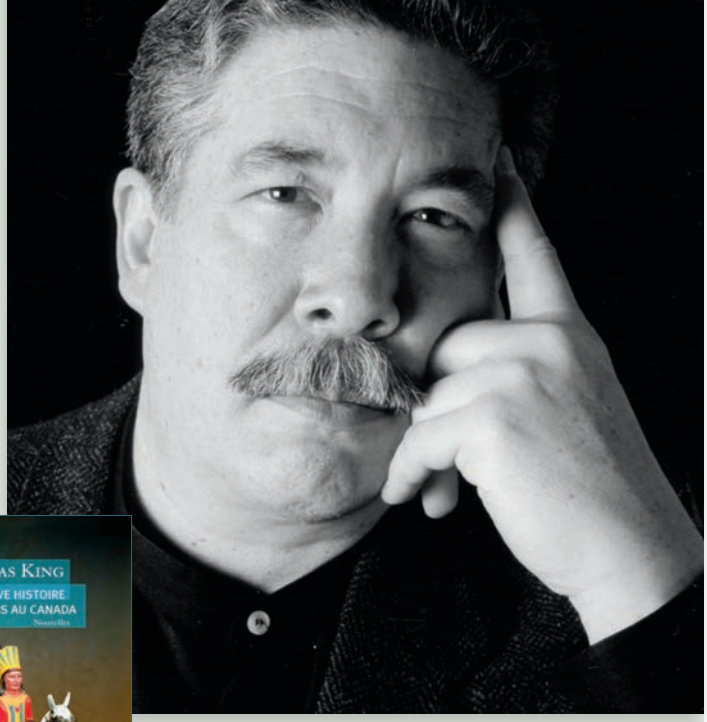
https://www.erudit.org/fr/

par SÉBASTIEN LAVOIE

☆☆☆ ½

THOMAS KING
Une brève histoire des Indiens du Canada
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Montréal, Boréal, 2014, 304 p., 24,95 $ (papier), 18,99 $ (numérique).

Ils sont fous, ces Amérindiens



THOMAS KING

Thomas King est l'un des plus importants intellectuels des Premières Nations au Canada. Ne le serait-il pas qu'il serait tout de même l'un de ses plus intéressants prosateurs.

En voyage à Toronto, un homme d'affaires souffrant d'insomnie se fait conseiller par le portier de son hôtel d'aller à Bay Street. Dès son arrivée, des impacts se font entendre. Il lève les yeux au ciel pour y voir une volée d'Indiens et constate que certains heurtent les parois des immeubles et retombent sur le sol. Ceux-ci meurent en tombant sur le sol, ou sont seulement assommés. Arrivent, blasés, Bill et Bob, deux employés municipaux. Ils mettent les morts dans des sacs verts alors que les vivants sont placés dans des bacs, en route vers un refuge où ils seront bagués, soignés puis relâchés. Les employés municipaux font alors remarquer au touriste qu'il a de la chance : « La semaine passée, il y avait une famille de l'Alberta, ils n'ont même pas vu un seul Ojibwa. » (p. 12) Soudain, les deux employés s'agitent : « Une Navajo ! Normalement, on n'en voit pas si loin au nord. Normalement, on n'en voit pas si loin à l'est. » (p. 11) Le touriste revient à l'hôtel, remercie le portier de son conseil et rentre. « Le portier soupire, le regard perdu dans la nuit. Dans le temps, quand ils passaient au-dessus de la ville, il y en avait tellement qu'ils obscurcissaient tout le ciel. » (p. 13) Fin.

Voilà une première nouvelle qui nous plonge dans l'ambiance. Où une ironie mordante est au service de contes qui servent un propos métaphorique décrivant la situation de ces Premières Nations toujours fantasmée, jamais réelle, mais qui existe malgré tout. On adore la majeure partie des œuvres, déjantées. Le ton est toujours détaché, les situations parfois surréelles. Comme dans « Les anges dans nos campagnes » où l'on suit les pensées d'un collectionneur d'Indiens ou dans « Le Garden Court Motor Motel » où une Indienne enceinte tombe du ciel dans une piscine fraîchement nettoyée et se fait dire à son grand désarroi qu'il n'y a pas de tortue.

Dans « Le bébé livré par avion », un Blanc déclare à une Blanche que son organisation n'est pas raciste, car la loi interdit toute discrimination sur la base de l'orientation sexuelle, de la religion ou de la race.

> *Alors sur quoi se fonde votre discrimination ? Questionne machinalement Mme Cardinal.*
>
> *— La situation économique et l'éducation.* (p. 58)

C'est fin, jamais didactique ou encore moralisateur et l'on n'en est jamais à un renversement de situation près. Dans « Un autre grand moment dans l'histoire des Indiens du Canada », les populations autochtones réalisent qu'il ne sert plus à rien de se plaindre. Les Blancs y sont effectivement de grands enfants et, plutôt que de se complaire dans leurs revendications traditionnelles, les Indiens réalisent qu'ils doivent plutôt résoudre les problèmes des Blancs. Ce qui, en fin de compte, leur apporte plus de satisfaction que le fait de se plaindre.

À lire.

☆☆☆

HANS-JÜRGEN GREIF
Échardes
Québec, L'instant même, 2014, 268 p., 26,95 $.

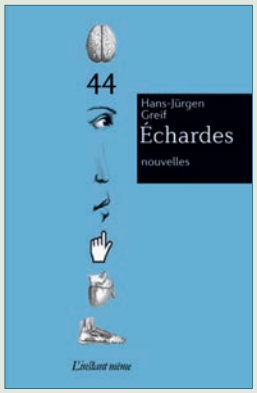
Des cailloux dans les chaussures

Nouvelles grises comme un jour pluvieux de novembre, écrites sans fioritures et commises par un auteur qui connaît le tabac. Ça marche souvent, même si on ne peut pas parler de bonheur de lecture.

Hans-Jürgen Greif, professeur émérite de l'Université Laval où il enseigne les littératures française et allemande, a publié quelques ouvrages critiques ainsi que des romans. *Échardes* est son quatrième recueil de nouvelles.

Quarante-quatre nouvelles sont ici proposées, réparties en cinq sections thématiques qui renvoient toutes à l'usure que le temps provoque sur toute chose, sur tous. Les onze premières nouvelles (la partie « Hommages à Elias Canetti. Contes de la camarade ») mettent toutes en scène des centenaires pour qui le poids des années n'a pas nécessairement apporté un supplément d'âme.

Les autres parties se penchent sur d'autres milieux de vie : le palais de justice, la vie dans les bureaux, le milieu artistique. L'auteur jette sur chacun un jugement sans complaisance. Sans complaisance pour ce théâtre humain qui ne relève pas de la comédie tant il est plombé par sa propre vacuité. Pas étonnant, dès lors, que le tout soit servi dans un style épuré et sans aspérités, loin de toute fioriture. On n'a rien à reprocher à cette plume, qui n'a rien d'aimable. Mais, à force, elle suscite une certaine admiration.



HANS-JÜRGEN GREIF

Compte tenu de la position de l'auteur, on ne s'étonnera sans doute pas que la seule phrase lyrique du recueil traite d'un chat, abandonné au beau milieu d'un dépotoir par une maîtresse qui l'a voué pour un moment aux gémonies : « Elle pleurait en fuyant cette variante des cercles de l'enfer dantesque, démarra, la vision brouillée, abandonnant le plus beau chat au monde. » (p. 196)

Nous sommes sans contredit devant l'œuvre d'un vieux pro qui sait bien cibler et circonscrire ses histoires. Ne fait-il pas remarquer par le protagoniste de « Bestiaire souterrain » que « [l]es histoires trop longues risquent de dégénérer en roman » (p. 204) ? Ces nouvelles efficaces sont donc courtes et ne mettent en vedette qu'un héros à la fois.

Tout de même, je n'ai pas adhéré à toutes les propositions, j'en ai même trouvé certaines franchement agaçantes. Après avoir décelé les intentions de l'auteur, on devine très vite que « Revers du bio » tournera en dérision les adeptes de cette nourriture (et on est agacé d'être agacé de partager les vues de l'auteur…). Même remarque sur « Rumeurs » qui dénonce une hystérie collective autour de la pédophilie. Tout de même, les antagonismes entre les personnages mis en scène dans ces histoires n'apparaissent jamais artificiels, ce qui indique la patte d'un véritable écrivain. Certains auteurs de romans policiers devraient en prendre note…

☆☆☆

COLLECTIF
Crimes à la librairie
Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2014, 336 p., 24,95 $.

Morts livresques

Des auteurs de polars sont regroupés pour faire valoir toute la diversité des plumes d'ici qui pratiquent un genre moins figé qu'on peut le croire. C'est imparfait, mais ça élimine quelques préjugés.

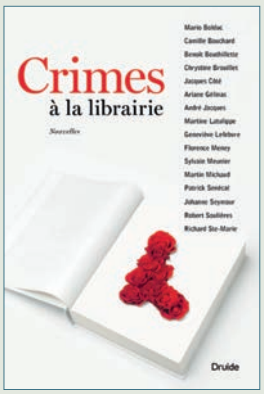
À l'initiative de Richard Migneault (animateur du blogue *Polar, noir et blanc,* coordonnateur du prix Tenebris, des Printemps meurtriers de Knowlton et membre du Club de lecture de Saint-Pacôme), seize auteurs de polars sont réunis dans ce recueil afin d'offrir aux lecteurs curieux un panorama de ce qui se fait ici en matière policière.

Chaque histoire est accompagnée d'une notice biographique écrite par Migneault, notices uniformes dans leur complaisance et qui empêchent de découvrir, pour le lecteur novice qu'il vise, un auteur en particulier tant tous ceux-ci, ils sont beaux, tous ceux-ci, ils sont gentils.

Ces auteurs ont pour nom Mario Bolduc, Camille Bouchard, Benoît Bouthillette, Chrystine Brouillet, Jacques Côté, Ariane Gélinas, André Jacques, Martine Latulippe, Geneviève Lefebvre, Florence Meney, Sylvain Meunier, Martin Michaud, Patrick Senécal, Johanne Seymour, Robert Soulières et Richard Ste-Marie. Une contrainte a été imposée à tous : que le crime au centre de leur nouvelle se passe dans une librairie. Tous ont relevé le défi sans forcer la note et en respectant leur propre manière de faire.

De clichés et de figures imposées

Si je ne fréquente plus beaucoup le polar, c'est sans doute parce que celui-ci m'a rendu hypersensible aux clichés. De fait, on rencontre ici aussi des « flics » au menton carré (Florence Meney, « Dernier chapitre au Bookplace », p. 197) et autres fadaises du genre, mais ils ne sont pas aussi nombreux que je le redoutais. Par contre, la toute première nouvelle (« Public cible » de Patrick Senécal), peut-être paradoxalement la meilleure des nouvelles données à lire dans ce recueil, nous ramène directement à ce très agaçant complexe d'infériorité qu'entretient ce genre par rapport à la « vraie » littérature. Cette nouvelle met en scène un professeur (de littérature, bien sûr) qui se sert de sa tribune pour mépriser les polars. Dès le deuxième paragraphe, il se demande si les gens sont « à ce point peu exigeants » (p. 17). À la page suivante, il traite les auteurs du genre de « racontars » et à la page d'après, « avec un rictus dédaigneux », il se dit que les lecteurs « ont les livres qu'ils méritent » (p. 18-19)… Voilà la finesse cédant le pas aux stéréotypes et au manichéisme, manichéisme qui alourdit le récit et le rend quelque peu artificiel. Mais le procédé réussit tout de même à transcender le genre.



Chaque histoire est accompagnée d'une notice biographique écrite par Migneault, notices uniformes dans leur complaisance et qui empêchent de découvrir, pour le lecteur novice qu'il vise, un auteur en particulier tant tous ceux-ci, ils sont beaux, tous ceux-ci, ils sont gentils.

Le paradoxe tient au fait que la plupart de ces auteurs ne méritent pas de telles flagorneries. Leurs textes, bien que confinés dans un genre, sont généralement bons. Certains auteurs souffrent quand même du syndrome Agatha Christie : ils signent des textes où il est impossible pour le lecteur de deviner qui sera l'assassin avant la dernière page (Jacques Côté, « Jungle Jungle », notamment). Mais le procédé fait partie du genre, nécessairement limitatif, n'en déplaise à ses tenants…

Tout de même, ce recueil constitue (probablement) un louable tour de piste de ce qui se fait en matière de polar au Québec et il nourrit, peut-être, un certain inconfort en ce qui a trait à l'inculture de certains d'entre nous face à ce genre. C'est à tout le moins l'effet que m'a fait ce livre.